

— Bon ! bon ! alors, dit madame Charles, tout ira bien en ce cas.

Et, comme son mari apparaissait au seuil de la porte, tirant Margot par la longe, elle embrassa une dernière fois la jeune fille en lui souhaitant un bon voyage.

Sur quoi, Mariette se mit, non pas en selle, mais en batière ; Bernard partit devant ; gros Charles emboîta le pas de Margot, et la caravane, en faisant des signes d'adieu et d'amitié à Javotte, restée sur le seuil de sa maison, s'éloigna peu à peu, et disparut à l'extrémité du village, continuant son chemin vers Chivy, et, par conséquent, vers Laon.

## VIII.

OU IL EST DÉMONTRÉ QUE QUINZE PAS SONT QUELQUEFOIS PLUS DIFFICILES À FAIRE QUE QUINZE LIEUES.

Margot ne marchait ni comme le cheval de gros Charles ni même comme celui de Martineau ; on mit donc deux heures et demie pour gagner ce fameux bois d'Étouvelles, qui inquiétait tant gros Charles.

Hâtons-nous de dire que cette inquiétude avait été fort exagérée par l'honnête maraîcher ; il voulait compléter sa bonne action en accompagnant Mariette le plus loin possible, mais il n'osait le faire sans la permission de Javotte, et, pour obtenir cette permission, il avait créé un danger qui n'existait pas, ou qui n'était pas aussi redoutable qu'il voulait le faire croire.

Et, comme Mariette avait ce doux privilège d'attirer les cœurs à elle, Javotte avait d'elle-même été au-devant des désirs de son mari.

Cependant ce bois d'Étouvelles eût bien pu donner quelques inquiétudes à Mariette si elle l'eût traversé seule. Elle y rencontra d'abord une espèce de patrouille de Cosaques composée de sept ou huit hommes qui l'effrayèrent fort avec leurs barbes rousses, leurs longues lances, leurs pistolets passés à la ceinture et leurs étriers de cordes ; puis, des soldats isolés ou en groupes. Trois de ceux-là même, au moment où la petite caravane allait sortir du bois, s'arrêtèrent comme pour lui barrer le passage. Sans doute, l'intention n'était pas bonne, car Bernard s'arrêta aussi, et gronda en montrant des dents de lion. Ce grondement fut secondé d'un moulinet supérieur que gros Charles exécuta avec un nouveau bâton d'épine qu'il portait à la main, et ces

deux démonstrations, soutenues par la présence d'un jeune officier qui sortit tout à coup du bois ayant tout vu, clouèrent les malintentionnés à leur place.

En effet, à la vue de leur supérieur, les trois grenadiers russes étaient restés debout, immobiles comme des thermes antiques, le petit doigt de la main gauche à la couture de leur pantalon, la main droite à la hauteur de leur bonnet doré.

Non-seulement cet officier était jeune, mais encore c'était presque un enfant — car cet autre empereur, celui du Nord, qui était venu peser sur nous, avait, lui aussi, été forcé d'épuiser d'hommes sa terre stérile et glacée. Pourtant, si jeune que fût l'officier, si blonds que fussent ses cheveux, si rose que fût son teint, il y avait, sur toute cette physionomie juvénile, quelque chose comme un vernis de barbarie qui la rendait plus terrible que telle figure dure et virile que Mariette avait rencontrée dans son chemin.

Il fit, de la main, un signe à la jeune fille, qui, voyant que ce jeune homme avait l'intention de lui parler, arrêta Margot.

Gros Charles n'était pas sans inquiétude ; mais Mariette lui montra en souriant Bernard, qui, d'un air caressant, allait au devant du jeune homme.

Celui-ci s'avança, et, d'un ton moitié familier, moitié poli :

— Eh ! ma belle enfant, lui dit-il, qu'y a-t-il donc ?

— Rien, M. l'officier, répondit Mariette un peu tremblante, seulement j'ai eu peur.

— Peur de quoi ?

— Mais de ces trois soldats qui paraissaient disposés à me barrer le passage.

— Eux ? dit l'officier avec un accent de mépris et de menace impossible à rendre.

— Oh ! mais, dit gros Charles en exécutant son dixième ou douzième moulinet, nous étions là, nous !

— Vous ? dit l'officier avec un accent à peu près semblable dans sa double expression.

— D'autant plus, se hâta de dire la jeune fille, que j'avais un laissez-passer du général en chef.

— Ah !...

Et elle tendit vivement le papier au jeune Russe.

Celui-ci le déploya lentement, un œil fixé sur les trois hommes, qui demeuraient aussi immobiles que s'ils eussent été de pierre, et, avec un

certain étonnement, lut dans les trois langues la triple injonction du général en chef.

Puis, le laissez-passer dans la main gauche, il alla en faire lecture aux trois grenadiers, et leur donna à chacun, de la main droite, un vigoureux soufflet sous lequel ne sourcillèrent point ces faces esclaves. Après quoi, revenant à Mariette :

— Mademoiselle, dit-il avec un certain respect, où allez-vous ?

— Aujourd'hui, M. l'officier, je vais jusqu'au village de Chivy, qui est à une lieue d'ici à peu près.

— Bien, dit l'officier en lui remettant le laissez-passer ; non-seulement vous pouvez continuer votre chemin, mais encore vous le continuerez avec une escorte.

Et se retournant vers les soldats, il leur donna, en russe, d'une voix claire et impérative, un ordre dont Mariette et gros Charles ne comprirent pas la teneur, mais dont ils virent l'exécution.

Après avoir répondu au salut de l'officier, et avoir remis Margot au pas pour profiter de la permission, Mariette et gros Charles virent les trois soldats russes pivoter sur eux-mêmes, et, se mettant en marche, les suivre à vingt pas comme trois automates, la main gauche à la couture de la culotte, la main droite à la hauteur de l'espèce de casque pointu qui couvrait leur tête.

Ils devaient faire la lieue ainsi, aller et retour, et se retrouver, dans la même position, devant la porte du jeune officier, à quelque heure qu'il rentrât, et cela, sous peine de vingt coups de verge chacun.

Le jeune officier reprit tranquillement son chemin vers Étouvelles, en faisant un dernier signe de la main à Mariette.

Il était bien sûr que son ordre serait exécuté à la lettre.

Mariette fut attristée dans son bon cœur de ces soufflets donnés et de cette punition infligée à ces trois hommes ; mais nous devons dire que, tout au contraire, gros Charles, non-seulement ne partagea pas sa pitié, mais encore qu'il donna l'essor à son hilarité, chaque fois qu'en se retournant, il voyait, toujours à la même distance, les trois Russes marchant au pas, et ayant, comme les ailes d'un moulin à vent, un bras en bas et l'autre en l'air.

On arriva ainsi à Chivy. Les trois Russes, — c'était leur consigne probablement, — s'arrêtèrent à l'entrée du village, pivotèrent sur leurs talons,

comme ils avaient déjà fait, mais en sens contraire, et reprirent, toujours avec la même roideur et dans la même attitude, la route d'Étouvelles.

Chivy est un petit village de soixante à soixante et dix maisons à peine, celle de la mère Sabot était située presque à l'extrémité, du côté de Laon.

Plusieurs fois elle était déjà venue sur le seuil de sa porte, interrogeant la route, pour voir si on ne lui ramenait pas Margot. Une course que son mari avait à faire le lendemain au point du jour, en transportant une partie de marchandises, lui rendait ce retour urgent.

Mariette se ressentit donc du bon accueil que l'on fit à sa monture ; d'ailleurs, accompagnée et recommandée comme elle l'était par gros Charles, tout devait aller de soi-même.

Gros Charles raconta l'histoire de Mariette, histoire qui faisait toujours son impression sur les femmes, et le souper et le gîte furent offerts cordialement à la jeune voyageuse par le père et la mère Sabot.

Quant à gros Charles, heureux de sa bonne action, les jambes alertes et le cœur satisfait, il reprit tout courant, comme il l'avait promis à Javotte, la route de Chavignon, où il arriva sans accident.

Seulement, en passant à Étouvelles, il vit, devant une porte qui sans doute était celle du jeune officier, les trois grenadiers russes redevenus immobiles, et tenant toujours la main gauche à la couture de leur pantalon, et la droite à la hauteur de leur bonnet.

Le jeune officier, selon toute probabilité, n'était pas encore rentré.

Mariette dormit peu. Comment eût-elle dormi, se sentant si près de Conscience ? Le premier rayon du jour la trouva debout, et, quand le père Sabot, prêt à partir pour sa course, vint frapper à sa porte, croyant la trouver couchée encore, elle accourut lui ouvrir tout habillée.

Le père Sabot faisait route avec Mariette jusqu'à la hauteur de Clacy, c'est-à-dire jusqu'à une demi-lieue de Laon ; là, il quittait la grande route, et prenait un chemin de traverse.

Mariette continua seule son voyage ; elle n'avait plus à se tromper ni à craindre : Laon était devant elle s'élevant sur la hauteur, couronnant ces plateaux qu'avait voulu, dans un dernier élan de désespoir, escalader le Titan, et sur lesquels avait



laissé inutilement quatre mille morts et trois mille blessés.

La jeune fille trouva la porte de la ville gardée par un poste russe ; mais, à cette belle et gracieuse enfant, on ne demanda pas même son laissez-passer ; elle entra donc, et pénétra jusqu'à la place où s'élevait autrefois la tour mérovingienne de Louis d'Outre-mer.

Elle dut demander son chemin, ne connaissant pas la ville ; elle s'approcha d'un factionnaire qui se promenait de long en large devant une maison où sans doute logeait quelque officier supérieur, et lui demanda où était l'hôpital.

Le factionnaire fit signe de la tête qu'il ne comprenait pas.

Alors, Mariette tira son laissez-passer de sa poche, et le montra au soldat.

Celui-ci ne savait pas lire ; mais en voyant le grand cachet imprimé au bas du laissez-passer, il jugea bien que ce devait être un ordre ou une permission, et fit signe à un sous-officier de s'approcher.

Mariette salua le sous-officier plus poliment encore qu'elle n'avait fait pour le soldat, et lui montra son laissez-passer.

Le sous-officier trouva sans doute la chose assez grave pour avoir besoin d'en référer à un supérieur, car il remit respectueusement le papier à la jeune fille, et alla chercher un officier.

L'officier parut, frisant sa moustache ; la vue de Mariette produisit son effet ordinaire : il s'avança vers elle en souriant.

Puis, avec un français fortement accentué d'allemand :

— Ponchour, la pelle envant, dit-il, à guoy beud-on fous èdre acreaple ?

— Monsieur, dit la jeune fille, pourriez-vous m'enseigner le chemin de l'hôpital ?

— Il y en a teux, tes hobidals... Auguel foulez-fous aller ?

— A celui où est Conscience, monsieur.

— Gu'est-ze gue Gonziencie, mademoiselle ?

— Conscience, monsieur, c'est un pauvre Français qui a eu les yeux brûlés à la bataille de Laon.

— Édait-il gafalier ou vandasin, ce Gonziencie ?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, monsieur, répondit Mariette.

— Che fous temante s'il édait à chifal ou à bied ?

— Il était dans l'artillerie, monsieur ; il conduisait un caisson.

— Ah ! foui, che gomprens, s'édait un houzard à guadre roues, comme nous tisons, nous autres. Eh bien, alors, c'est l'hobidal de la gafalerie.

Et, se retournant vers un soldat, il lui dit, en allemand, quelques paroles que celui-ci écouta respectueusement, la main à son shako.

Puis, à Mariette :

— Suifez ce garçon, dit-il, et il vous gontuira.

Mariette fit une révérence de remerciement à l'officier, lequel, en échange, lui envoya un baiser du bout des doigts en murmurant :

— *Der Teufel ! sehr schoen ! sehr schoen !*

Paroles qui n'eussent pas manqué de faire rougir Mariette, si elle eût pu comprendre ce que disait le complaisant officier.

Mais elle était déjà loin ; légère comme une gazelle, elle s'était élancée sur les pas du soldat, qui, à son avis, allait bien doucement.

Au bout de cinq minutes, le soldat prussien s'arrêta, lui montra une grande porte surmontée d'une croix de pierre sculptée, devant laquelle se promenait, le bras gauche en écharpe, et le sabre à la main droite, un factionnaire qu'à son reste d'uniforme, on pouvait reconnaître pour avoir appartenu au corps des cuirassiers.

Le factionnaire regarda le Prussien de travers.

— *Hier*, dit le Prussien

— *Hier* ? répéta la jeune fille.

— *Ia, hier*, dit le prussien.

Mariette comprit.

— Ah ! dit-elle, cela veut dire que c'est ici, et que nous sommes arrivés.

— *Ia*, dit le prussien.

— Merci, merci, dit la jeune fille.

Et elle s'élança vers la grande porte surmontée d'une croix.

Mais le cuirassier lui barra le passage.

— On ne passe pas, dit-il d'une voix rude et en fronçant le sourcil.

— Comment, on ne passe pas ? dit la jeune fille reculant effrayée.

— Non ! est-ce que vous n'entendez pas le français, par hasard ?

— Si fait, mais c'est justement parce que j'entends le français, c'est justement parce qu'il me semble que je parle à un compatriote, que j'espérais pouvoir entrer.

— Vous avez tort, puisqu'on n'entre pas.

— Mon Dieu ! mais qui défend donc cela ?

— La consigne.

— Monsieur le soldat, en grâce ! je vous prie !

— Allons, arrière ! dit le cuirassier.

— Si vous saviez, je viens de si loin...

— Allons, arrière, on vous dit !

Et il fit brutalement un pas de menace vers la jeune fille.

— Mais, monsieur, dit Mariette toute tremblante, j'ai un laissez-passer.

— De qui ?

— Du général en chef.

— Du quel général en chef ?

— De général en chef russe.

— Connais pas le général en chef russe, dit le soldat, de plus en plus irrité.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! que faire, et que vais-je devenir ? s'écria Mariette en levant les bras au ciel, et en éclatant en sanglots.

— Faites ce que vous voudrez et devenez ce que vous pourrez, cela ne me regarde pas, pourvu que vous décampiez d'ici et lestement.

— Dites donc, dites donc, camarade, s'écria une voix derrière Mariette, il me semble que vous traitez bien rudement une pauvre fille...

— Je ne connais pas les pauvres filles qui viennent conduites par des soldats prussiens, avec des laissez-passer russes.

— Le fait est, belle enfant, dit le troisième interlocuteur, que la recommandation peut être bonne, vous comprenez, pour des Russes et pour des Prussiens ; mais pour des Français, mieux vaut venir sans guide ni recommandation, et dire : « Camarade, j'ai affaire ici, » ou : « J'ai besoin là, laissez-moi passer. »

Mais, pendant ce temps, Mariette s'était retournée, et avait d'abord reconnu un uniforme qui ne lui était pas étranger ; puis, à travers les bandes qui emmaillottaient le front du soldat, et lui cachaient un œil et une partie de la joue, elle avait deviné une figure de connaissance.

— Mon Dieu, murmura-t-elle, est-ce que je ne me trompe pas ? est-ce que je serais assez heureuse pour vous avoir retrouvé ?... est-ce que... ?

— Mariette ! s'écria le hussard.

— Bastien ! s'écria Mariette ; ah ! mon ami, à mon aide, à mon secours ! je suis venu d'Haramont pour voir Conscience, qui ne peut plus me voir, lui, et je meurs, entendez-vous, Bastien ? je meurs si je ne le revois pas !

Et elle se laissa tomber à genoux, les bras étendus vers le hussard.

— Oh ! soyez tranquille, Mariette, dit Bastien, vous le reverrez, c'est moi qui vous le promets, ou j'y perdrai mon nom.

Puis, s'approchant du cuirassier :

— Camarade, dit-il, vous voyez, c'est une compatriote, une payse, une amie à moi qui vient pour voir son amoureux, le pauvre Conscience... vous savez bien celui qui a eu les yeux brûlés.

— Oui, dit le cuirassier, je sais cela.

— Eh bien ?

— Eh bien, la consigne défend qu'on passe, et votre payse ne passera pas.

— Oh ! si, oh ! si, s'écria Mariette, il ne sera pas dit que je serai partie de la maison pour voir Conscience, que j'aurai promis à Madeleine de voir son fils, que je serai venue ici à travers tant de dangers pour m'en retourner comme je suis venue... Oh ! quand je devrais forcer les portes comme une voleuse, je passerai ! quand le sabre de ce méchant soldat devrait me percer le cœur, je passerai !

Elle fit un mouvement en avant, mais Bastien l'arrêta.

Puis, la tirant en arrière, il se mit entre elle et le cuirassier.

— Vous avez entendu ? dit-il à ce dernier.

— Quoi ?

— Ce qu'elle a dit, la pauvre fille, qu'elle passerait quand votre sabre devrait lui percer le cœur.

— Oh ! connu toutes ces farces-là, dit le cuirassier, connu !

— Ce ne sont point des farces, dit Bastien, qui, dans son impatience, commençait à se mordre les moustaches, ce qui était mauvais signe chez lui ; c'est de la vraie douleur, au contraire, des larmes véritables, et un brave soldat, voyez-vous, camarade, ça peut voir couler le sang des hommes, mais ça ne peut voir couler les larmes des femmes.

Le cuirassier, sentant le léger accent de menace qui se glissait dans les paroles du hussard cligna de l'œil. C'était sa manière à lui de faire comprendre qu'il n'était pas complètement satisfait.

— Et tu crois, comme cela, dit-il, que, pour les pleurnicheries de ta payse, je vas manquer à la consigne, et risquer vingt-quatre heures de salle de police ? Bien obligé !

— Et depuis quand ne risque-t-on pas, entre militaires, de faire vingt-quatre heures de salle de police pour rendre service à un camarade ?

— Ce serait volontiers pour une autre, et encore cela dépendrait de la manière dont le camarade le demanderait.



— Pourquoi cela, volontiers pour un cautre, et pas pour celle-ci ?

— Parce que celle-ci connaît trop de Russes et de Prussiens pour être une bonne Française.

— Cuirassier, mon ami, dit Bastien, tu sauras que c'est une bonne Française, du moment où c'est la promesse de Conscience et l'amie de Bastien !

— N'importe ! je n'en suis pas assez sûr pour risquer vingt-quatre heures de salle de police.

La lèvre supérieure de Bastien disparut presque entièrement sous sa lèvre inférieure.

— Cuirassier, mon ami, dit-il, quand c'est moi qui l'affirme, tu dois en être sûr !

Le cuirassier cligna si fort de l'œil, qu'il eut l'air d'être borgne.

— Et si ta caution ne suffisait pas, hussard de mon cœur, répondit le cuirassier, que s'ensuivrait-il ?

— Il s'ensuivrait que, comme j'ai dit que Mariette entrerait à l'hôpital, ou que j'y perdrais mon nom, il faudra bien qu'elle y entre, de gré ou de force, attendu que je ne veux pas perdre mon nom, voilà !

— Ton nom !... veux-tu me le dire, afin que, ce soir à cinq heures, j'aie le crier assez haut derrière le rempart, pour que tu l'entendes de quelque lieu que tu sois.

— C'est bon, dit Bastien, à cinq heures, du côté de Saint-Marcel... Tu n'auras pas besoin de crier bien haut, attendu qu'on y sera, et plutôt le premier que le second, quoique tu aies de plus longues jambes que les miennes, et un plus long sabre que le mien.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Mariette toute tremblante ; Bastien ! Bastien ! si je comprends, vous allez vous battre, et vous battre à cause de moi ?

— Eh bien, quand ça serait, ma petite Mariette, dit Bastien en regardant la jeune fille de côté, on s'est battu quelquefois pour de plus vilains minois que le vôtre.

— Je ne veux pas... je ne veux pas, Bastien ! Je vais aller demander pardon à ce méchant cuirassier, et je le prierai tant, qu'il me laissera passer.

— Oh ! pas de ça, Lisette, ça gêne les manchettes, comme nous disons nous autres hussards. L'affaire est emmanchée, il faut qu'elle se vide.

— Mais s'il allait vous arriver malheur par

ma faute, Bastien, je ne m'en consolerais de ma vie !

— Oh ! ne vous inquiétez pas, Mariette, histoire de rire ! Bah ! les gros talons ne sont pas si méchants qu'ils en ont l'air, et cela pourra bien finir par une bouteille bue à la santé du père à tous, de celui qui est là-bas, de Nicolas, comme ils l'appellent, les imbéciles ! Ainsi, laissez faire à Jean Chaudron sa marche et sa contremarche devant la porte de l'hôpital, et venez avec moi.

— Comment, que je m'en aille avec vous ! dit Mariette, mais il faut donc que je m'en aille ?

— Momentanément, dit Bastien, c'est indubitable.

— Mais, Bastien ! s'écria Mariette, je ne puis pas m'en aller sans voir Conscience ! Vous avez cependant dit que je le verrais, Bastien ?

— Je l'ai dit, et je ne m'en dédis pas.

Il regarda l'horloge de l'église.

— Eh bien ? demanda Mariette.

— Eh bien, répondit Bastien, ce sera avant une demi-heure.

— Que je le verrai ?

— Oui.

— Oh ! Bastien, mon cher Bastien !

— Seulement, il faut s'éloigner, s'asseoir sur ce banc de pierre, et causer un petit quart d'heure raisonnablement.

— Oh ! tant que vous voudrez, dit Mariette en s'asseyant près de Bastien ; mais, dans une demi-heure, je verrai Conscience ?

— C'est-à-dire, maintenant, que vous le verrez dans vingt-cinq minutes, attendu qu'il y a cinq minutes qui sont déjà passées depuis que je vous ai fait cette promesse.

— Et je le verrai malgré ce méchant cuirassier ?

— Malgré lui.

— Expliquez-moi cela, Bastien.

— C'est bien simple, Mariette ; il ne sera pas toujours de garde à la porte de l'hôpital.

— Ah ! je comprends ; à neuf heures, dans vingt minutes un autre le remplacera ?

— Justement, Mariette ; et comme son successeur ne sera probablement pas aussi chien que lui, il nous accordera ce que celui-ci nous a refusé.

— Mais s'il nous refuse également ?

— J'ai trouvé un moyen pour qu'il ne nous refuse pas, Mariette.

— Lequel ?

— Vous verrez cela.

## IX.

COMMENT MARIETTE FIT, ENFIN, CES QUINZE DERNIERS PAS SI DIFFICILES À FAIRE.

Mariette écouta chacune des vibrations de l'horloge, comme si le marteau du timbre eût frappé sur son cœur ; puis, quand le bruit du dernier coup se fut éteint :

— Ah ! s'écria-t-elle, les cinq minutes sont expirées !

— Venez, dit Bastien.

Il conduisit Mariette à la porte du cabaret, et là, tous deux s'arrêtèrent un instant, les yeux tournés vers l'entrée de l'hôpital.

Un dragon escorté d'un autre dragon et d'un hussard relevait le cuirassier, recevait la consigne, et s'appropriait à faire les deux heures de garde à son tour.

Les blessés n'avaient pas voulu avoir à leur porte de sentinelles étrangères, et avaient obtenu de se garder eux-mêmes ou plutôt d'être gardés par les plus avancés d'entre eux en convalescence : de là venaient la succession des armes et la variété des uniformes dans les factionnaires.

Le cuirassier et Bastien échangèrent chacun un regard qui, de la part du cuirassier, voulait dire :

— A cinq heures, toujours ?

Et qui, de la part de Bastien, correspondait à cette réponse :

— Pardieu ! c'est dit.

Puis, le cuirassier s'éloigna, et disparut à l'angle d'une rue.

— Là ! maintenant, dit Bastien à Mariette impatiente, restez là, mon enfant, et, quand le dragon m'aura cédé sa place, et se sera éloigné à son tour, venez.

— Vous espérez donc toujours ? demanda Mariette, le cœur palpitant et serré à la fois.

— Plus que jamais, dit Bastien. Mais attention au commandement.

Et il s'avança vers le dragon avec ce dandinement militaire qui est familier aux hussards en général, et qui était une des grâces de Bastien en particulier.

Sans être lié avec le dragon, Bastien le connaissait ; d'ailleurs, il y avait entre tous ces pauvres débris de la gloire napoléonienne une grande communion religieuse : c'était la fraternité du malheur.

Le cuirassier n'avait été si rude et si tenace

— Bientôt ?

— Dans un quart d'heure, dit Bastien regardant à l'horloge.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que c'est long un quart d'heure !

— Ça, c'est vrai, quand on ne fume pas et qu'on ne boit pas, cela dure quinze minutes.

— Bastien, vous m'y faites songer, mon ami, vous n'avez peut-être encore rien pris ?...

— Deux ou trois petits verres, voilà tout.

— Si je vous offrais quelque chose ?

— Ma foi, comme je vais peut-être rester là deux heures à croquer le marmot, ça n'est pas de refus, Mariette.

— Eh bien, venez vite, dit Mariette en l'entraînant vers un cabaret qui faisait l'angle de la rue ; venez, Bastien, car nous n'avons plus que dix minutes.

— Bah ! dix minutes, dit Bastien ; en dix minutes, on fait bien des choses.

Et Bastien entra dans le cabaret en criant :

— Garçon ! une bouteille de vin, un morceau de pain, et deux verres.

— Oh ! M. Bastien, dit Mariette, moi, je ne boirai pas.

— Laissez donc, je sais un moyen de vous faire boire.

— Vous êtes bien malin, alors, M. Bastien.

— C'est ce que nous allons voir.

Et, prenant la bouteille, il versa quelques gouttes de vin dans le verre de Mariette, et remplit le sien bord à bord.

— Même ces quelques gouttes de vin ? dit-il en prenant le verre plein.

— Même ces quelques gouttes. Vous savez bien que je ne bois que de l'eau, M. Bastien.

Bastien leva son verre.

— A la santé de Conscience ! dit-il, et à l'espoir que vous le verrez dans cinq minutes !

— Oh ! s'il en est ainsi, dit Mariette, je ne refuse pas... je craindrais que cela ne me portât malheur !

Et elle répéta, la pauvre fille, en levant son verre comme celui de Bastien :

— A la santé de Conscience ! et à l'espoir de le voir dans cinq minutes !

— Ah ! je savais bien que vous boiriez, moi ! dit le hussard en attaquant bravement le morceau de pain, qui, au bout de cinq minutes, avait à peu près disparu, et la bouteille, qui, au bout de cinq minutes également, se trouva tout à fait vide.

Neuf heures sonnèrent.



à l'endroit de Mariette, que parce qu'elle s'était présentée à lui conduite par un soldat prussien et protégée par un laissez-passer russe.

C'était de l'opposition nationale pure et simple qu'il avait faite à la jeune fille; sans toutes ces circonstances, son cœur, tout habitué qu'il était à être couvert d'une enveloppe de fer, eût bien certainement cédé aux prières de Mariette et aux instances de Bastien.

Bastien n'avait rien de semblable à craindre de la part du dragon; mais il n'en résolut pas moins de ne pas s'exposer à un refus.

Il adopta donc vis-à-vis du nouveau factionnaire une autre manœuvre, et s'approchant de lui en se dandinant, comme nous avons dit :

— Bonjour, dragon, fit-il!

— Bon jour, hussard, répondit le factionnaire.

Il y eut une pause d'un instant.

— Dis donc, dragon, continua Bastien, serais-tu, par hasard, disposé à rendre service à un camarade?

— Toujours, répondit celui-ci, pourvu qu'il n'y ait pas d'affront pour le régiment, et pas d'infraction à la consigne.

— Eh bien, voici, dit le hussard. Tu as bien vu le grand gaillard qui montait la garde et que tu viens de relever?

— Le cuirassier?

— Oui, lui-même.

— Eh bien?

— Eh bien, nous venons d'avoir des mots ensemble.

— Bah!

— Oui.

— Et à propos de quoi?

— A propos d'une payse à moi qui est là-bas, à la porte du cabaret au coin de la place, avec un chien couché à ses pieds.

Le dragon regarda du côté indiqué par Bastien, et passa sa langue sur ses moustaches.

— Oh! oh! dit-il, belle fille, ma foi! et beau chien aussi!

— Oui, reprit Bastien. Nous avons donc eu des mots, si bien qu'à cinq heures, nous devons aller, derrière le rempart de Saint-Marcel, nous tailler un ou deux abreuvoirs à mouche.

— Et tu as besoin de moi pour te servir de témoin, hussard?

— Non pas, attendu que, si tu me rends le service que je te vais demander, tu seras ici, tandis que nous serons là-bas.

— Comment, je serai ici?... Crois-tu donc qu'on m'a planté là pour vingt-quatre heures?

— Attends que je t'explique.

— J'écoute, dit gravement le dragon.

— Eh bien, le cuirassier avait un tic dont je n'ai pas pu le faire démordre.

— Ah! un tic!...

— Oui.

— Lequel?

— C'est de se battre aujourd'hui à cinq heures, pas avant, pas après.

— Drôle de tic! fit le dragon, qui ne comprenait point qu'on ne se battit pas toujours.

— Or, continua le hussard, j'ai été obligé d'en passer par où il a voulu, attendu que c'est moi qui l'avais provoqué.

— Eh bien?

— Eh bien, il n'y a qu'un petit inconvénient à cela, c'est que justement, moi, je monte à mon tour ma garde de cinq à sept.

— Il fallait le lui dire.

— Je le lui ai dit, mais il n'a pas écouté.

— Oh! oh! il tenait donc bien à ses cinq heures?

— Mais puisque je te dis que c'est une tocade! C'est au point qu'il m'a offert d'exécuter quatre heures de faction, deux pour lui, deux pour moi, afin de se pouvoir battre à cinq heures. Que veux-tu, il paraît qu'il n'est brave qu'à cette heure-là.

— Le soldat français est brave à toute heure, répondit sentencieusement le dragon.

— C'est juste, reprit le hussard, qui ne voulait pas contrarier celui auquel il venait demander un service; mais tu comprends bien, dragon, j'ai refusé l'offre.

— Tu as eu tort, hussard.

— Non, parce que je me suis dit: « Que diable, d'ici à cinq heures, je trouverai bien un camarade dont je ferai la faction, à la condition qu'à son tour il fera la mienne. » Alors, quand je t'ai vu te mettre en place pour la contredanse, je me suis dit: « Bon! voilà mon homme tout trouvé. » Comprends-tu?

— Je ne comprends pas.

— Tu ne comprends pas que tu vas me rendre le service de me repasser la consigne, que je connais de reste, et de me céder ta place, moyennant une bouteille de vin de Clamecy qu'on payera au relevé de la faction, et une poignée de main qui voudra dire: « Dragon, à la vie, à la mort! »

— Oui, dit le dragon, et, alors, c'est moi qui la monterai à cinq heures, tandis que vous vous allongerez sur le pré. Bon!

— Justement.

— Ça va, dit le dragon. Seulement, ajouta-t-il en regardant l'horloge, tu me redevras dix minutes, hussard.

— Bon! fit Bastien, on acquittera cela sur la seconde bouteille.

— C'est dit. Voici la consigne: « Porter les armes aux supérieurs, les présenter aux grosses épaulettes russes, prussiennes ou françaises, du moment où ce sont de grosses épaulettes, quoi! Ne pas laisser entrer à l'hôpital d'autres femmes que les sœurs grises, à moins qu'elles n'aient une permission. Ne point laisser sortir de l'hôpital les malades, à moins qu'ils n'aient leur *excuse* du chirurgien-major. »

— Connu, dit Bastien, toujours la même pour changer.

— Toujours la même.

— Merci. Alors, à cinq heures, n'est-ce pas?

— Fidèle au poste.

— Et maintenant, dragon, comme toute peine demande salaire, passe du côté du cabaret, et dis à la jeune fille qui nous regarde, aussi poliment que tu pourras: « Mademoiselle Mariette, Bastien le hussard voudrait vous dire deux mots, à vous et à votre chien. » Elle répondra: « Merci, M. le dragon. » Et ce sera la récompense de ta peine.

— Sois tranquille, les dragons ont toujours été connus pour la galanterie, et ils savent comment on parle au sexe.

— En ce cas, dit Bastien, comme les dragons entendent la manœuvre de l'infanterie aussi bien que celle de la cavalerie, demi-tour à gauche, en avant marche!

Le dragon obéit au commandement et s'avança vers Mariette, à laquelle il dit deux mots en portant la main à son bonnet de police.

Aussitôt Mariette se détacha de la muraille à laquelle elle était adossée, et accourut.

— Eh bien! mon cher Bastien, dit-elle, verrai-je Conscience?

— Certainement, dit Bastien.

— Vous avez donc obtenu la permission?

— Non, mais je vous la donne.

Comment! vous me la donnez?

— Sans doute, puisque je suis de garde.

Mais la consigne, Bastien?

— Il n'y a pas de consigne pour vous, Mariette.

— Alors, je puis entrer.

— Vous pouvez entrer. Seulement, si l'on vous demande votre laissez-passer, vous direz que vous

l'avez remis entre les mains du factionnaire, qui vous le rendra en sortant.

— Bien; oh! merci, merci, Bastien!... Bastien, mon ami, que ferai-je pour vous à mon tour?...

— Bastien prit la jeune fille par le bras, et l'attirant à lui:

— Mariette, fit-il, vous me direz un petit mot de Catherine, pour m'occuper l'esprit pendant les deux heures de faction que j'ai à faire...

Et il ajouta tout bas:

— Et pendant les vingt-quatre heures de salle de police que je ferai probablement.

— Oh! s'écria Mariette, qui n'avait entendu que la première partie de la phrase, est-ce Dieu possible que l'amour rende si égoïste?...

— Egoïste! fit Bastien.

— Je parle pour moi, Bastien, et non pour vous... Si égoïste, que je n'ai pas pensé à vous parler de Catherine...

— Eh bien? fit le hussard, comme préparé aux plus grandes catastrophes.

— Eh bien, Catherine vous aime toujours, mon cher Bastien. Seulement, elle vous pleure depuis le matin jusqu'au soir, parce qu'elle vous croit mort.

— Ah! dit Bastien fort ému, elle me croit mort!... et elle me pleure, pauvre Catherine!... Que va-t-elle dire quand elle me reverra avec la tape que j'ai sur l'œil?

— Elle dira que vous êtes le bienvenu, Bastien, et que le jour où elle vous revoit ainsi est le plus beau de ses jours.

— Vous croyez donc que je puis lui écrire sans crainte qu'un autre décachète la lettre?

— Vous pouvez lui écrire, et n'avoir qu'une crainte en lui écrivant: c'est que les larmes de joie qu'elle versera ne l'empêchent de lire votre lettre.

— Ah! bonne Catherine, fit le hussard en essuyant lui-même une larme qui perlait au coin de sa paupière, bonne Catherine!

— Eh bien, dit Mariette, êtes-vous content?

— Nom d'un nom! je serais bien difficile si je ne l'étais pas; mais à votre tour d'être contente, la belle enfant, et allez.

— Par où faut-il aller? demanda Mariette toute joyeuse.

— Droit devant vous: pas plus malin que cela.

— Mais par laquelle de toutes ces portes faudra-t-il que j'entre?

— Parbleu! dit Bastien, voyez!... Par celle devant laquelle Bernard est couché.



— Ah ! pauvre Bernard, dit Mariette, je l'avais oublié !

Et, faisant un dernier signe de remerciement à Bastien, elle s'élança dans la cour, légère comme une de ces biches qu'elle faisait parfois lever en traversant la forêt de Villers-Côterêts.

Bastien la regarda s'éloigner en murmurant :

— Je gagnerai probablement au service que je viens de lui rendre un coup de sabre et vingt-quatre heures de salle de police... Mais, bah ! je ne m'en dédis point ; elle vaut bien cela.

Et il ajouta en manière de péroraison :

— Ah ! nom d'un nom ! au rrégiment, c'était le plaisir !

## X.

## LA CHAMBRE DES AVEUGLES.

L'hôpital de Laon avait une chambre tout entière consacrée, non-seulement aux aveugles militaires, mais encore aux ophthalmiques de la ville, dont le chirurgien-major directeur de l'hôpital, fort savant dans ces sortes de cures, surveillait le traitement.

Cette chambre, destinée aux pauvres malades privés de la vue, ou menacés de la perdre, ou près de la recouvrer, avait un étrange aspect, dont le principal et même l'unique caractère était une profonde tristesse ; cette tristesse provenait surtout de ce que les vitres étaient recouvertes d'un papier vert qui, brisant à l'extérieur tous les rayons du soleil, empêchait aucune clarté d'y pénétrer. Pour les étrangers admis avec autorisation dans cette partie de l'hospice, c'était un lieu lugubre, éclairé d'une lueur plus triste que l'obscurité elle-même ; des espèces de limbes qui n'étaient pas la nuit, qui n'étaient pas le jour, et où s'agitaient des espèces de fantômes marchant silencieux et les bras étendus, ou qui, des heures entières, demeuraient assis, appuyés à la muraille, sans prononcer une seule parole.

En entrant dans ce sombre royaume de la cécité, le cœur était pris d'une anxiété secrète. On eût dit que, descendu vers les régions inférieures du monde mystérieux, on faisait une halte à moitié chemin de la vie à la tombe, dans une station funèbre qui, n'étant déjà plus l'existence, n'était pas encore le sépulcre. Avant de rien saisir distinctement, les yeux devaient s'habituer à cette teinte verte du papier qui recouvrait les vitres, et qui faisait que ceux des

pauvres aveugles dont la vue commençait à revenir étaient presque aussi tristes de ce jour factice qui leur était rendu, que de l'obscurité de laquelle ils sortaient. Tous, à quelque degré qu'ils fussent de la maladie ou de la convalescence, portaient une visière verte abaissée sur leurs yeux, de sorte que le chirurgien qui les traitait était obligé lui-même d'appeler ces spectres par leurs noms pour les distinguer les uns des autres, et pour appliquer à chacun le traitement que réclamait le degré d'intensité ou d'amélioration auquel était arrivée la maladie.

Au moment où nous sommes parvenus, la chambre des aveugles, immense salle de trente pieds carrés à peu près, était peuplée de huit ou dix malades seulement.

Conscience était un de ces huit ou dix malades.

Malgré le malheur qui lui était arrivé, le jeune homme n'avait perdu ni sa foi ni sa sérénité. Cette espèce de monde invisible dans lequel Conscience avait d'ailleurs toujours vécu ne lui avait point fait défaut : depuis que son regard était privé de la vue du monde extérieur, il avait, si l'on peut dire ainsi, plongé plus avant encore dans le monde intérieur où s'agitent les rêves des fous et des extatiques, deux classes de malades que les médecins, matérialistes pour la plupart, rangent dans la même catégorie.

Mais il n'en était point ainsi des pauvres aveugles, compagnons de prison et d'obscurité de Conscience. Pour eux, le jeune inspiré était un puissant consolateur qui, à défaut du monde réel dont ils étaient exilés, leur révélait un autre monde, celui-là peut-être qui est visible aux yeux seuls de la mort, monde que, par un étrange privilège, Conscience avait toujours entrevu avec les yeux de l'âme, et qu'il voyait, nous l'avons dit, plus distinctement encore depuis que les yeux du corps étaient éteints.

Ils se tenaient donc d'habitude groupés autour de Conscience, qui, sentant que la consolation tombait de ses lèvres, laissait parfois déborder de son cerveau toutes ces merveilleuses visions qui l'illuminaient. Tant que Conscience parlait d'un autre monde à la douce lumière, lumière éternelle, bonne pour le jour, bonne pour la nuit, dont Dieu était le soleil et les anges les étoiles, où tous les bons cœurs, où toutes les saintes âmes se trouvaient réunis pour recevoir la récompense éternelle du bien momentané qu'ils avaient fait pendant cette vie périssable ; tant qu'il décrivait ce monde, fait à l'instar du

nôtre, — car telle est la faiblesse de l'homme qu'il ne peut inventer, même dans le rêve, — tant qu'il décrivait ce monde fait à l'instar du nôtre, mais cependant embelli de tous les prestiges d'une imagination juvénile, ce monde de la foi, — avec ses belles forêts ombreuses, ses vastes jardins bordés de fleurs, ses grands lacs paisibles, ses rivières murmurantes, ses oiseaux aux mille couleurs parlant la langue des hommes — tous l'écoutaient, et, en l'écoutant, tous voyaient si bien, que, pendant un instant, les pauvres aveugles ne regrettaient plus rien ; car Conscience leur rendait par le rêve plus qu'ils n'avaient perdu dans la réalité, et tous soupiraient, non plus pour ce monde du passé qu'ils avaient perdu, mais pour ce monde de l'avenir qui leur était révélé.

Seulement, il arrivait un moment où la parole tarissait aux lèvres du jeune homme, ainsi que dans les grandes ardeurs d'août tarit une source où l'on a trop puisé ; alors, cette lumière allumée dans les imaginations par le brûlant discours du révélateur s'éteignait peu à peu, comme, après le divin service, s'éteignent un à un les cierges qui éclairaient une église, et faisaient resplendir la blanche nappe et les ornements d'or de l'autel ; alors, les pauvres aveugles se retrouvaient, non plus dans leur simple nuit, mais dans la double obscurité physique et morale où les replongeaient l'absence de la lumière et l'absence de la parole ; alors, chacun allait, silencieusement et à tâtons, s'asseoir à sa place accoutumée ; — car telle est la force de l'habitude, que les aveugles eux-mêmes ont une place de préférence ; — chacun, disons-nous, allait, silencieusement et à tâtons, s'asseoir à sa place accoutumée, emportant un lambeau de cette flamme, lueur du jour, dernière lumière allumée à la lampe du tabernacle, et qu'il entretenait dans son esprit avec un culte pareil à celui qu'avait la vestale antique pour le feu sacré, dont la vie était sa vie, et dont la mort entraînait sa mort.

Quant à Conscience, au contraire, tandis que ses compagnons suivaient les lueurs éparses de ses rêves, comme des voyageurs perdus suivent des feux follets bondissant sur la prairie, lui retombait dans la réalité, lui revoyait les deux chaumières, s'élevant aux deux côtés du chemin : — celle de gauche avec sa couronne de pampres ; celle de droite avec sa robe de lierre ; — et, dans ces deux chaumières, vivant d'une vie commune, attristés par son absence et par son malheur, le

vieux père Cadet, gisant sur son lit de douleur, Madeleine pleurant, dame Marie et Mariette priant, tandis que l'enfant, insoucieux comme son âge, courait, par ce beau soleil de mai que Conscience ne pouvait plus voir, après les belles mouches d'émeraude et les beaux papillons d'or et d'azur.

Il était assis dans l'angle le plus éloigné de la porte, plongé dans ces sombres réflexions, lorsque tout à coup il tressaillit. Il lui avait semblé qu'un bruit imperceptible, mais inaccoutumé, avait fait craquer les marches de l'escalier ; il avait cru entendre son nom prononcé par une voix de femme ; il avait perçu cette douce plainte que jette d'avance un chien qui va revoir son maître après une longue absence ; il sentait par son cœur, si accessible à ce genre d'intuition, que quelque chose de doux, de chaste, de consolateur, comme la venue d'un ange, s'approchait de lui... Instinctivement, il se leva, marcha vers la porte, haletant et les bras tendus, dans une direction aussi juste que s'il eût retrouvé la vue... La porte s'ouvrit. En ce moment, quelque chose comme un effluve magnétique s'établit entre lui et la personne qui apparaissait sur le seuil. Un seul cri s'échappa des deux poitrines : « Mariette ! — Conscience ! » et, avant que ce cri fût achevé, les deux jeunes gens étaient dans les bras l'un de l'autre.

Mais, à ce cri de joie, succéda chez Mariette un cri de douleur. En détachant sa tête de la poitrine de Conscience, Mariette avait rouvert ses yeux, un instant fermés, et alanguis sous le poids de son émotion. Ses regards étaient tombés sur cette sombre salle ; elle avait vu ces spectres assis le long des murailles se soulever avec lenteur et s'approcher en trébuchant, et, alors, se rejetant d'effroi dans les bras du jeune homme, elle s'écria avec ce pénible accent qui contient à la fois de l'amour, de la pitié et de la douleur :

— Oh ! Conscience ! mon pauvre Conscience !...

Et ses bras tombèrent inertes près d'elle, comme si les forces lui manquaient, et elle ne se soutint debout que grâce au point d'appui que donnaient à sa tête languissante la poitrine et l'épaule de son ami.

Conscience comprenait si bien tout ce qui se passait dans le cœur de la jeune fille, qu'il n'essaya pas même de la consoler. Il la prit, la pressa dans ses bras, se contentant de murmurer son nom, de le répéter vingt fois, comme eût fait un écho venu du cœur, tandis que Ber-